

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Poésie et essai

Sébastien McLaughlin, Sébastien Dulude, Rachel Leclerc, Jérémy Laniel,
Samuel Mercier et Evelyne Ferron

Numéro 176, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

McLaughlin, S., Dulude, S., Leclerc, R., Laniel, J., Mercier, S. & Ferron, E. (2019).
Compte rendu de [Poésie et essai]. *Lettres québécoises*, (176), 59–68.

Précipité de froidure

Sébastien McLaughlin

Le premier recueil de Luc-Antoine Chiasson révèle une voix à la fois sensible et percutante.

Publié aux éditions Perce-Neige, *Pour commencer, le sang* témoigne d'une remise en cause du désir collectif, avec une verve qui n'a rien à jalouser, en termes de prise de risques formels, aux premiers poèmes de Raymond Guy LeBlanc (*Cri de terre*, 1972).

L'accomplissement du recueil s'explique en grande partie par la configuration heureuse de ses strophes, qui s'imposent en blocs au fil des pages, laissant autour d'elles un vide assumé. Cet espace négatif, d'une forte puissance d'évocation, n'est pas sans rappeler celui qui ceint les anges dans un tableau d'Herménégilde Chiasson, ou encore l'horizon parsemé d'oiseaux d'une chanson de Frederick Squire.

Une parole avide

Le recueil se divise en deux suites. La première, plus courte et ciselée, porte le titre « Des Érables ». On y reconnaît bien le vide grisailleux séparant les appartements montréalais en hiver, mais la finesse du découpage appuie un détournement soigneux et bien abouti de ce lieu commun. L'emplacement de cette suite, qui inaugure le recueil, réussit à instaurer la confiance à l'égard de la parole poétique de Chiasson, qui sera mise au ralenti au fil d'une deuxième partie, plus dense, laquelle demandera davantage de réflexion et de sollicitude à la lecture.

Ce qui ne revient pas à dire qu'on n'y trouvera pas son compte. Le format est attrayant, et l'épaisseur philosophique de ce deuxième mouvement, intitulé « Vesper », exige une démonstration plus systématique. Celle-ci est très bien soutenue tout au long du morceau : après « Pour commencer, le sang », première strophe, s'ensuit un jeu d'anaphores qui ancre une modalisation progressive de l'énonciation, passant de la déclaration (« ces lancinants éclats de vie [...] ne durent jamais que le temps d'un malentendu ») à l'hypothétique (« Si les jours se maintiennent dans leur prise en charge [...] »), puis revenant à la première personne, devenue souveraine (« Nous présiderons à notre propre émoi »), avant de tendre vers l'adresse et de doubler celle-ci, dans la dizaine de strophes de clôture, d'une série d'injonctions (« Souviens-toi des heures qui arpentaient les trottoirs sous un soleil d'emprunt »). La fermeté de cette énonciation autorise ce qui risquerait autrement de paraître comme un didactisme stérile. La proposition globale, nettement consolidée sur les plans tant visuel que logique, parvient ainsi à faire montre d'une élégance indéfectible.

La confrontation soutenue entre cet ancrage modal, d'une part, et l'objet des strophes, d'autre part, bat au rythme d'une auscultation des formes de souveraineté trouvées à même les fins fonds affectifs de l'hiver. Chez Chiasson, le temps hivernal, creusé de silences, atténue les ardeurs et pousse à l'écoute de la vulnérabilité.

Certaines pages thématisent explicitement la question de la formation et de la reformation d'un espace intersubjectif souverain : « Nous réécrivons les égrégos silencieux ». C'est à ces nœuds de

pensée sociale mis en poésie que s'intéresseront les amateurs les plus futés d'écriture acadienne.

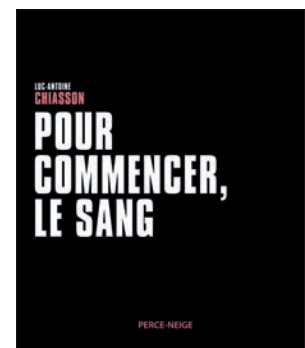
La maladresse entre bonnes mains

Il faut dire que le ton cérébral instauré par le recueil semble quelque peu inégal par moments. Il s'accommode mal de son adjonction à certains motifs récurrents, qui en ressortent maladroits. Notons celui de la gestuelle des mains, dont les traits ne sont pas assez finement exécutés pour mériter son insertion à la deuxième partie : « Souviens-toi des mains nouées qui pointaient au ciel comme des antennes disparates ».

Cette indécision tonale se prolonge jusque dans l'élocution de certaines figures. Si la deuxième partie du recueil se donne assez clairement le projet d'exprimer une sensibilité en mouvement, la perspicacité recherchée se retrouve embrouillée par une syntaxe laborieusement correcte qui dilue la musicalité de l'ensemble : « Si les pianos s'insurgent contre l'hystérie menée à bien par ceux qui doutent que la vie continuera [...] ». On aurait voulu une densité plus immédiatement agressive à la Dickinson.

Il serait cependant difficile d'indiquer la marche à suivre pour alléger ce bémol, car la fatigue qu'il inscrit constitue aussi une partie intégrante de la force de l'ensemble. Le verbe de Chiasson est bien posé et ses analyses sont assez aérées pour brosser le portrait d'une pensée en train de se faire sans occulter l'épreuve que cela suppose. On a ainsi tendance à lui pardonner ses choix plus mièvres (dont « les soupirs présumant qu'autre chose sera toujours possible », ou encore « hâter l'insouciance une dernière fois »), et à accorder une attention soutenue à son projet plus large, soit celui d'une clarification des humeurs vécues à la lumière mourante de l'hiver.

Le constat de cette faiblesse s'inscrit dans le contexte d'une appréciation sincère à l'endroit du travail entamé par Chiasson dans ce premier livre. Avec *L'isle Haute : en marge de Grand-Pré*, dernier recueil de Serge Patrice Thibodeau, l'éditeur de la maison, on espère que cette parution annonce une multiplication d'aventures formelles audacieuses en prose acadienne et québécoise. ♦



☆☆☆

Luc-Antoine Chiasson

Pour commencer, le sang

Moncton, Perce-Neige

2019, 72 p., 17 \$

À demain ou à jamais

Sébastien Dulude

Les collectifs littéraires, particulièrement ceux menés par des écrivaines, sont en vogue cette saison. La poète Marie-Élaine Guay (*Castagnettes*, Del Busso, 2018) a dirigé *Et si on s'éteignait demain ?*, de la scène du Jamais Lu à sa publication.

Le festival du Jamais Lu propose annuellement, depuis 2002, des mises en lecture de textes essentiellement mais non exclusivement dramaturgiques, dans toute l'instabilité précédant leurs représentations théâtrales proprement dites. Comme pour les actes de colloques, la question se pose, dès lors qu'on souhaite publier les textes lus et performés lors d'un événement devant public, s'ils devraient paraître tels quels ou sous une forme remaniée pour la lecture. Faut-il rappeler qu'un texte entendu *live* et un texte lu en silence n'engagent pas la même profondeur de compréhension du spectateur ou du lecteur, et donc ne créent pas les mêmes attentes respectives? Qu'en d'autres termes, ce qu'on aura *manqué* d'une lecture sur scène (parce qu'on ne peut tout capter en une seule écoute : c'est là tout l'horizon d'effets de la performance) sera au contraire *recherché* par le lecteur?

Sans présumer du processus d'édition qui a été effectué entre la présentation devant public des poèmes de *Et si on s'éteignait demain ?* et leur publication, je me risque à affirmer qu'une volonté de fidélité à la performance a prévalu, comme le suggèrent les deux avant-propos et les photographies des auteur.e.s au fil des pages, rappelant que le tout provient d'un spectacle rejoué dans le livre.

Or, cette posture s'avère ici problématique. À la lecture, plusieurs poèmes révèlent des faiblesses excusables en performance (parce qu'en concurrence avec d'autres sources de sens qui constituent l'œuvre performée : voix, présence physique du performeur, conditions du moment), mais difficiles à justifier du point de vue éditorial. C'est ainsi qu'Emmanuel Schwartz, sans doute très solide sur scène (il est d'abord acteur et son texte fournit des indices d'oralité qui en soulignent la nature scénique), offre un texte qui apparaît maintenant complètement décousu, sans fil clair ou tentative de conclusion pour le contenir, aggravé par une absence de travail qui resserrerait des phrases plombées – allez savoir qui sont « tous ceux » évoqués ici :

*Dans cette vague promesse de ne pas être seul
Je sais que je vais à la mort bien entouré de tous ceux
Qui dans la misère de l'effort
Dans le dernier souffle
Je veux dire
Je suis parmi vous
Et je crie
Yes [...]*

Peut-être ont-ils été mimés. Désolé de tirer sur une cible possiblement facile, mais à un moment donné, l'amateur de poésie se lasse d'aller voir les comédiens – voir les musiciens, voir les magiciens. C'est d'un livre qu'il s'agit ici.

Unplugged

D'autant que la question imaginée par l'initiatrice du projet, celle de réfléchir au dernier texte laissé derrière soi, était pertinente, probante. À celle-là, des poètes répondront avec plus ou moins d'aisance. Dans les cas de Virginie Beauregard D., Daria Colonna, Jean-Christophe Réhel et Carole David, il n'est pas inintéressant de voir leurs poèmes chercher leur pensée à tâtons, puis trouver et développer leurs assises au fil du texte. Ces moments constituent à mon sens le cœur de l'exercice, entre parole vivante, fondamentalement imparfaite, et poèmes aux résonances plus grandes à l'écrit.

Mais ailleurs, le lecteur s'exaspérera devant des propositions d'intérêt nettement moindre, entre le texte de Marie-Élaine Guay – pourtant bien amorcé – qui s'essouffle en listes et en facilités (« quelque chose de cool câlisse enfin »), Daniel Leblanc-Poirier qui s'acquitte minimalement de la tâche pour nous redire « fuck you », et les effets de répétition mal calibrés chez Charlotte Aubin, dont le propos n'est pas neuf et l'écriture ne nous tient certainement pas au bout de nos chaises, malgré une intention manifestement contraire (« FAST FORWARD » en anaphore).

Enfin, deux textes sont animés d'une force que la page n'aura pas éteinte et qui ravivent les échos du moment où ils sont nés. Maude Veilleux, à qui l'on connaît des affinités fortes avec la performance, livre un poème revendicateur et tranchant (« parce qu'on a de beaux discours sur les artistes qu'on traite/comme des forces de production/ parce que je ne sais jamais combien je serai payée ni à quel/moment »), qui s'accompagne de photographies où on la voit immobilisée au sol par une grosse pierre sur le sternum. L'ouvrage se clôt sur un texte superbe de Benoît Jutras, « Oncologie maison », éclaboussant de franchise : « Je prends plus de pilules que l'Occidental moyen. Quand j'entre dans une pièce, je sais à la dizaine près combien de fantômes l'ont occupée. J'ai plus de tatouages que d'amis et ça me laisse froid. »

En somme, trop peu de textes de ce collectif de poètes et de comédiens talentueux échappent à l'écueil du « il fallait y être », et il aurait fallu y penser davantage. ♦



☆☆

Sous la direction de Marie-Élaine Guay

Et si on s'éteignait demain ?

Montréal, Del Busso

2019, 116 p., 17,95 \$

Critique | Poésie

Pourboire

Sébastien Dulude

Forts d'une résidence d'écriture offerte par le centre d'artistes 3^e impérial de Granby, les poètes Dominic Marcil et Hector Ruiz ont investi une taverne de la ville pour tenter d'entrer en contact avec sa faune et ses mythes.

Il y a de ces écrivains qui ont gagné notre confiance et que l'on aime suivre, littéralement. C'est le cas du duo formé par Dominic Marcil et Hector Ruiz, marcheurs et démarcheurs de projets auprès de qui plusieurs ont déambulé dans *Lire la rue, marcher le poème* (Noroît, 2016), un exercice convaincant sur le potentiel littéraire de la marche urbaine, envisagée en parallèle avec la lecture de textes poétiques.

Pour son second projet, le tandem nous invite à le suivre dans la découverte d'une taverne, lieu qui inspire la littérature et les arts depuis des siècles – de Rabelais à *Broue*, en passant par l'incipit de *Moby Dick*. La Taverne nationale, sise au centre-ville de Granby, est tout ce qu'elle annonce : une place pour bonshommes, de tradition ouvrière, ouverte depuis le milieu du siècle dernier.

C'est sur une correspondance (unilatérale) avec Johnny, touchant pilier de l'endroit (« Pendant sept ans, mon lunch ç'a été des May West »), que s'appuie la charpente de ce livre-taverne. Avec la phrase « Johnny, tu vas entendre parler de nous alors aussi bien te raconter comment ça s'est passé » s'ouvre tout le projet de recherche-crédation de *Taverne nationale*, tout en révélant les difficultés méthodologiques. Car on ne fait pas d'anthropologie de taverne sans casser des œufs (dans le vinaigre).

En effet, les deux poètes aux stylos et carnets ont vite été repérés : « Je voulais m'asseoir dans un coin du bar, je rêvais de m'effacer, écrit Ruiz, mais mon accent me trahit, pour ainsi dire. » Ce dévoilement, qui est aussi l'aveu d'une culture du quotidien pas tout à fait partagée entre les poètes et les réguliers de la taverne, sert admirablement bien le livre. Entrant dans la taverne avec Dom et Hector, on en fait la découverte avec eux, dans toute la simultanéité des questions qui leur viennent en tête chaque soir, à travers tous les comportements et bribes de conversation inexplicables et au-delà des mythes nostalgiques à déboulonner.

Le décalage entre leur soif de s'infiltrer parmi les buveurs et la culture obscurantiste qui règne dans toute taverne est dès lors fascinant :

*Quand je sors mon carnet
la nouvelle pense qu'on est de la police
mais c'est pire
on écrit
[...]*

*Pour brouiller les pistes
Hector choisit American Woman dans le juke-box
mais c'est l'aigle noir qui décolle
nous comprenons que nous sommes tombés
dans un guet-apens.*

On est six millions, faut se parler

En 2016, le poète et essayiste Mathieu Arsenault faisait paraître son *Guide des bars et pubs du Saguenay* (Le Quartanier), une collection de poèmes rédigés à la suite d'une résidence d'exploration des débits de boissons de Chicoutimi accompagnés d'un bref essai exposant la méthode soi-disant incognito du poète, muni d'un cellulaire pour noter ce qu'il dénêche. Si les réflexions d'Arsenault sur les tactiques de terrain à utiliser m'ont paru intéressantes, ses poèmes étaient teintés d'une distance hautaine qui m'avait importuné. Nulle trace de condescendance chez Marcil et Ruiz, au contraire, ceux-ci n'hésitant pas à remettre en question leur présence même au sein de ce milieu (toujours ces carnets qui rendent suspects) : « En regardant du coin de l'œil les buveurs me regarder [*sic*] regarder / mes carnets / il y a une erreur de syntaxe / dans ma présence. »

Pour qui maîtrise le code et se voit tacitement accepté par la clientèle en place, il est indéniable que la taverne est le lieu d'une socialisation particulière. Saluons ici l'instinct de chercheurs des deux poètes en immersion, qui ont déniché cette savoureuse thèse de sociologie de 1972, laquelle explore les modes d'interaction des hommes à la taverne, eux qui « profitent des moindres occasions pour engager la conversation ». La conclusion à ce segment est d'une candeur touchante, candeur éclairant nombre de confidences de comptoir : « [Les circonstances susceptibles d'entraîner une prise de contact entre hommes] peuvent être des plus variées, de la pluie au goût de la bière. » Le bar, il est vrai, contient toutes les potentialités des discussions qu'il abrite : sport à la télé, tonnes dans le juke-box, manchettes de journal.

Voilà un univers clos mais infini ainsi qu'un livre qui s'en fait le miroir et en montre bien les angles morts. « 20 000 draughts sous la table » plus tard, pour reprendre un titre du poète Patrick Straram (1962), assidu notoire des tavernes montréalaises, il est bon de constater que la poésie peut s'avérer le plus estimable témoin de ce lieu qui nous échappe, rattrape, réchappe. ♦



☆☆☆☆

Dominic Marcil et Hector Ruiz

Taverne nationale

Montréal, Triptyque

2019, 138 p., 19,95 \$

Le poète enamouré

Rachel Leclerc

Professeure émérite et biographe de Gaston Miron, intellectuel réputé, Pierre Nepveu signe ici son meilleur livre de poèmes.

Si, un jour, après avoir lu la poésie de Pierre Nepveu, vous avez cru qu'il avait déjà donné le meilleur de lui-même dans de précieux recueils comme *La dureté des matières et de l'eau* (2015) ou *Les verbes majeurs* (2009), et qu'il ne faisait plus que remâcher son style, courez, courez acheter sa dernière publication et savourez votre chance. Dès les premières pages, cette poésie vous consumera.

Nepveu nous rend témoins de la vie qu'il partage avec ses proches et tous ses contemporains.

Touffues sans être luxuriantes, chargées mais sans lourdeur aucune, ces pages dressent le tableau d'une vie faite d'échanges, de rencontres, une vie dédiée à l'observation d'un monde en transformation. L'auteur lui-même évolue en périphérie de ce monde : il ne cède jamais à la tentation de s'y soustraire et s'engage dans une traversée du sentiment amoureux sous toutes ses formes. Quel que soit le thème abordé, Pierre Nepveu, ici plus que jamais, retourne et déchiffre les arcanes de sa vie avec son œil de poète très contemporain, très ancré dans le présent. Si son écriture a évolué dans le sens de la profusion, c'est peut-être qu'il y avait toutes ces choses amoureuses à dire. Pourtant, il le précise à la fin, ce ne sont pas des poèmes d'amour, mais « des sursauts seulement dans la chair du temps ».

Les vers sont si naturels qu'ils semblent être nés dans la facilité. Il y a une chose qu'on apprend avec les années : si l'on soupçonne qu'on n'a rien à dire, il faut se taire et attendre, car torturer la langue n'est pas une marque d'audace ni même de modernité. *L'espace caressé par ta voix*, écrit dans la justesse de l'émotion aussi bien que dans la recherche de l'énoncé précis mais original, musical et chargé de sens, en est bien la preuve. Tout est splendeur ici, même « nos étroitesse et nos raisons froides » ; tout s'annonce comme un mystère qui révèle son secret par de longs vers où l'image, suffisamment retenue et calibrée pour qu'on l'apprécie quand elle vient, a trouvé la place qui l'attendait. À lire cet admirable recueil, vous aurez peut-être l'impression que le poète n'a fait que transcrire des phrases qu'une autre entité, ou peut-être le temps, ou bien la vie elle-même, avait forgées pour lui. Et c'est probablement le cas, d'où le sentiment d'harmonie qu'on retire de chaque page.

Tout dire, à l'enfant comme à l'aimée

Le poète travaille à décrypter l'enfance : « L'époque du lilas a été la plus courte, serrée comme un secret du monde [...]. Mais tu possèdes l'absolue présence, et toutes les voyelles font leur nid en toi, creuset des légendes, abîme de toute-puissance. » Occupé à raconter le passé récent de ceux qu'il chérit (sa petite-fille, sa fille, son amoureuse), Pierre Nepveu n'en est pas moins tourné vers l'avenir, comme s'il y était entraîné malgré lui. Dans la première partie, il déploie le tableau des Prairies canadiennes, nous parle d'un autre art de vivre et d'une autre façon de nommer chaque chose. L'incipit du livre donne alors le ton : « Vers le soir, le ciel de la Saskatchewan bascula sur nous, déversant chaleur et fumées, pour marquer ton retour d'un voyage au bord des étangs salins. » Ce prosaïsme devenu poésie est l'une des grandes forces du livre.

Les poèmes amoureux de la dernière partie évoquent eux aussi le lien fort que le poète, que l'on sait pourtant très à l'aise dans les grandes villes, entretient avec la nature :

*et c'est dans un espace entre deux pommiers
quand le soleil bas rongea la toison du ciel
et que les bernaches achevaient de déchirer le bleu,
c'est là, derrière le malheur qui poussait encore
et la stridence de la voie rapide chauffée à blanc,
que je t'ai entendue chanter et c'était
comme une faille dans le paysage*

Nepveu nous rend témoins de la vie qu'il partage avec ses proches et tous ses contemporains. Mais c'est aussi un homme vieillissant qui s'interroge sur lui-même et sur son âge, sur sa disparition. Il est conscient que ses allées et venues parmi les personnes aimées font « des trous dans le paysage ». Il n'en reste pas moins que si tout nous échappe, les êtres comme les choses, le seul fait de les nommer, de les transposer dans la création – et si bellement, si exactement – allume la conscience et dessille le regard. C'est peut-être alors seulement que ces « trous » deviennent des refuges, comme le terrier d'un animal obéissant à l'instinct de vie pulsant en lui. ♦



☆☆☆☆

Pierre Nepveu

L'espace caressé par ta voix

Montréal, Le Noroît

2019, 120 p., 19 \$

Les syncopes de Philippe Drouin

Rachel Leclerc

Avec son plus récent recueil, le poète de Mont-Louis clôt une trilogie consacrée à de grandes figures musicales.

Durant l'enfance, Philippe Drouin a été happé par la musique et les voix incomparables des sœurs McGarrigle. C'est en effet le genre d'expérience qu'on n'oublie pas : depuis leurs débuts, ces deux chanteuses de Montréal avaient tout pour séduire et n'ont laissé personne indifférent. Personnellement, je les aime, mais ma sœur, elle, les trouve insupportables ! Le poète, de son côté, a décidé de rendre hommage à leur influence dans un recueil qui, au demeurant, ne parle pas beaucoup d'elles – ni vraiment de musique –, mais plutôt de l'effet qu'ont sur lui leur incroyable énergie et leur talent.

L'agacement du lecteur est de courte durée : passé la surprise devant cet abus de ponctuation, on entre volontiers dans l'univers du poète. Et bientôt, on y trouve de la beauté, pas mal d'assurance et un ton très juste.

Comme il semble avoir été écrit d'un souffle, il faudrait lire d'une traite ce petit livre syncopé, haché au possible, dans lequel de nombreux vers ne comportent que deux ou trois mots, sinon un seul, et s'achèvent presque invariablement par un point final ! L'agacement du lecteur est de courte durée : passé la surprise devant cet abus de ponctuation, on entre volontiers dans l'univers du poète. Et bientôt, on y trouve de la beauté, pas mal d'assurance et un ton très juste. Il y a chez Philippe Drouin un empressément à faire valoir son droit à la vie, à forger son existence, tout simplement : « Que le ciel valse / dans une langue étrangère. / Bousculé. / Intranquille. / Coupable. / Décadent. / Je dois vivre. » En liant son existence à celle des sœurs McGarrigle, deux femmes autour desquelles a toujours semblé souffler un grand vent de liberté, peut-être voulait-il simplement faire l'éloge de la différence et montrer qu'il faut prendre sa place dans le monde, de gré ou de force. Drouin le dit à sa manière : « Contraindre la nuit / à me donner son chien. » Un peu plus loin, il évoquera la notion de risque : « Briller d'imprudence. / Pour un royaume. / À mes tempes. » Soulé par la violence de ceux qu'il appelle les abrutis, il réclame la paix : « Qu'on me sacre. / Je dois tenir / parfaitement ivre / au creux des limbes. »

Vivre, vivre !

Peut-on parler de poésie engagée ? Certainement pas, sinon la majorité des poètes actuels pourraient se draper dans ce séduisant manteau. Le livre de Drouin se veut quand même un hymne à la résistance et à la liberté. Rappelons que son précédent recueil, *Tutu*, évoquait déjà, avant de glisser vers la figure tutélaire de Desmond Tutu, la Nuit de Cristal, ce pogrom antijuif organisé par Hitler en novembre 1938.

Mais les sœurs McGarrigle alors ? Dans les deux premiers livres de la trilogie, c'étaient Bernstein et Miles Davis qui servaient de prétextes au poète pour lancer ses textes dans le monde. Veillaient alors sur lui trois figures importantes de la poésie : Hölderlin, Rimbaud et Supervielle. Peu d'éléments sur la musique, donc, dans *Kate et Anna font de la musique*, même si les deux femmes sont souvent nommées : « Rêvant d'eau. / De drames, de cerisaies. / J'entends Kate. / J'entends Anna. / Je m'élève. / Poing et leur. / Tête-bêche. / Corps sifflant. / Je cours au pâturage mettre joie avec joie. »

Prendre la langue à rebours, cela semble nécessaire pour Drouin : « Le vent me confesse. / Les merles grincent. / J'habite un trésor. » Repousser la prose, éloigner l'adverbe, organiser l'énoncé par petits bouts. Bouts de joie, bouts d'énergie, bouts de honte et de colère, bouts d'audace et d'effronterie : voilà le corps cadencé du poème, voilà la manière heurtée de celui qui l'écrit.

Finaliste à plusieurs prix majeurs (Terrasses Saint-Sulpice, concours littéraire de Radio-Canada), Philippe Drouin construit une œuvre personnelle qui convie les grandes figures de ce monde. Il réclame le droit de s'allier à la beauté des œuvres de ceux qui l'ont précédé. Habité par les voix, amoureux des autres, il s'élance à leur rencontre comme un homme cherchant les meilleurs compagnons de route. Parfois, il se contente de danser dans leur sillage en sculptant son destin à leur image. Mais il sait qu'il doit d'abord veiller sur lui-même : « Que les lois poussent. / Je reste prompt. / Malin jaloux. / Bourreau de ma vertu. » ♦



☆☆☆☆

Philippe Drouin

Kate et Anna font de la musique

Montréal, Les Herbes rouges

2019, 56 p., 15,95 \$

Le livre bleu

Jérémy Laniel

Il y aurait, entre la chair juteuse des fruits et les courants d'air rythmant les changements de saisons, une poésie inhérente au mouvement des choses dont François Turcot connaît les secrets.

Depuis 2006, Turcot arpente le paysage poétique québécois sans faire trop de bruit, bâtissant une œuvre littéraire singulière qui, force est de l'admettre, se hisse parmi les incontournables de sa génération. Si *Miniatures en pays perdu* (2006) et *Derrière les forêts* (2008), ses deux premiers recueils, proposaient un certain territoire écrit, celui du Nord et de la densité s'offrant à nous par fragments, *Cette maison n'est pas la mienne* (prix Émile-Nelligan, 2009) et *Mon dinosaure* (2013) étaient des livres beaucoup plus éclatés, dans lesquels l'écrivain se jouait de la forme, abolissant les murs que certains érigent entre la poésie et la fiction. À la lecture de son plus récent ouvrage, *Souvenirs liquides*, qui s'inscrit d'une certaine manière dans le sillage du précédent (*Le livre blond*, 2016), on peut se dire que François Turcot travaille par cycles, tellement ces paires de recueils se répondent par leur forme. On retrouve, comme dans son dernier livre, une proposition moins hétéroclite de par sa présentation et plus personnelle dans le propos. *Souvenirs liquides* se présente au lecteur comme une collection d'instantanés, de moments fuyants captés par le poète à la dernière minute pour en témoigner dans ce livre.

La persistance de la mémoire

Je plains les poètes qui doivent titrer un livre : il me semble y avoir là un exercice cruel auquel je ne m'adonnerais en aucune façon. N'empêche que ces *Souvenirs liquides* sont judicieusement nommés, rappelant, pourquoi pas, les fameuses montres molles de Dalí, une façon de réitérer l'existence d'un autre tempo, moins rigide, celui qui ne file pas au gré des aiguilles, mais qui, plutôt, prend vie grâce à notre ouverture sur le monde, notre possibilité d'en être, véritablement. Le poète annonce dès le départ qu'il avancera à tâtons dans le réel, réaffirmant au détour la beauté de ce mariage quasi impossible entre le poétique et le véritable. L'écrivain est toujours celui qui doit résider dans cet entre-monde, « irrésolu / comme une phrase débutante, / une phrase de reboisement ». De vers en vers, reboiser le quotidien : voilà le travail de bien des poètes depuis un certain temps, même s'il est difficile d'en lire sans avoir notre homme invisible de Sudbury dans le rétroviseur, Patrice Desbiens ayant tellement investi le genre.

Chez Turcot, il y a cette façon de toujours faire un pas de côté pour nommer le monde : jamais le poète ne se pose en porte-étendard de la vérité ; il n'offre rien d'autre qu'un être sensible, comprenant que le poème est par-delà lui-même : « Le héros véritable de l'endroit devait être ailleurs ». Dans ce recueil qui semble se dérouler entre le balcon et la cuisine, entre la récolte récente du marché et la tombée du jour, les strophes partagent cette volonté d'être au monde, tout simplement, comme en témoigne celle-ci, la plus belle du livre :

*D'autres j'imaginai – un nuage
dans la paume passée sur le*

*front – travaillaient à leur oubli
ou voyageaient pressé comme
des outres – au balcon un avion
filait, coupait l'idée que je me
faisais du ciel.*

Sans partie aucune, le recueil est un bloc où chaque poème s'offre ainsi, sans saut de ligne, avec un ou deux tirets cadratins comme ponctuation récurrente : « Sépia tiède la nouvelle saison et / mes projets thym laineux, loin / derrière le revers des joues – / sauvage ou pas comme tout le / monde j'avais surtout faim de / caresses. » Si Turcot nous avait habitués à un certain éclatement typographique et à un mélange entre les vers et la prose, maniant divers codes de la fiction, *Souvenirs liquides* est un peu plus plat et plus on y avance, plus on a l'impression qu'il manque un peu de relief.

Être au monde

*Une crainte en moins et les vents
contraires restait ma soif d'eau
juste – en suspens comme un
thé déserté, j'imaginai des
navires trempés dans un temps
qui n'existe plus.*

Ce qui est fascinant, c'est que ce sixième livre de François Turcot est peut-être le plus faible du lot, mais il se distingue tout de même par la finesse des images relayées et l'attention portée au verbe : c'est dire à quel point la production de l'auteur est de qualité. Peut-être aussi souffre-t-il de la comparaison avec le précédent, *Le livre blond*, l'un des grands textes du poète, dans lequel l'intime regard du *père-nouveau* porte en lui une beauté magnifiquement mise en scène ; c'est un livre simple où chaque vers trouve un écho particulier chez le lecteur. Qu'à cela ne tienne, *Souvenirs liquides* est un très beau carnet poétique, presque un mode d'emploi pour un savoir-être. Et juste ça, ce n'est pas rien. ♦



☆☆☆
François Turcot
Souvenirs liquides
Saguenay, La Peuplade
2019, 104 p., 19,95 \$

Jusqu'à la lie

Jérémy Laniel

Il y a des fins du monde plus belles que d'autres. La désolation qu'Annie Lafleur donne à lire dans *Ciguë* s'accompagne d'un doux parfum de résilience.

La densité que l'on trouve dans l'œuvre de la poète est rare : elle oscille entre l'orfèvrerie et la spontanéité, comme si chaque vers s'imposait. Chez elle, la démultiplication des images fait flèche de tout bois et propose une panoplie d'arrêts où le regard doit se poser. Plante ou poison, la *Ciguë* d'Annie Lafleur tanguent entre les deux éléments d'un poème à l'autre, entre ce désir d'en finir, de s'extraire du monde, et une ode à sa suite, avec ou sans protagoniste : « au champ de lavande je pense à mon ravage voix calcinée à la loupe je laisse la fourmi traverser l'horizon j'endure sa passion à la fois debout et courbée ma force décuple ». Il y a des airs d'apocalypse tout au long de ce recueil, dans lequel la prose et le vers s'entrecoupent. Les textes aménagent les seuls réels temps d'arrêt, la virgule n'y faisant aucune apparition : le lecteur a alors le luxe de créer lui-même certaines narrations. À parcourir le livre, on se dit que si tel est le poison, comme Socrate, nous le boirons jusqu'au bout !

**Malgré le caractère pérenne de l'écrit,
on découvre quelque chose
de magnifiquement éphémère
dans les poèmes de Lafleur.**

Aux armes, citoyens !

« Je me tire une balle dans la tête à l'heure pile à la bonne date » : ainsi débute cette plongée poétique, qui est tout sauf un abandon, mais plutôt une renaissance. Ce long poème rappelle un peu l'ouverture de *Bec-de-lièvre* (Le Quartanier, 2016), finaliste au Prix des libraires et au Prix du Gouverneur général en 2017, qui commençait comme suit : « on a tout jeté au feu / déchiré nos ceintures mangé les baies / escaladé une butte perdu un rein / [...] / on a gravé nos noms le jour l'année / zippé nos manteaux / on a sauté ». Si alors, c'était la fuite, ici, la mise à mort semble le seul point de départ possible : « embrassée sous le gui qu'on m'achève à la poivrière / au pied-de-biche aux aiguilles à tricôt à la queue de billard ». Le ton est donné : l'univers est incertain et ne cesse de s'obscurcir. Rapidement, on mentionne « Guerre au parc on tire à vue » : on comprend qu'il faudra prendre les armes, comme si la poète voulait ici survivre, question de mourir en paix. C'est que tout est étrange, y compris « l'eau qui tient sans le sable ». C'est également l'une des nombreuses raisons de s'armer : arc, arbalète, épée, rifle sont du nombre. En somme, « un de plus un de moins / disent-ils on ne sait pas tirer ».

Plus on avance dans le recueil, moins on sent que la poète désire nous tenir la main. Les images fument, se défaisant au même rythme qu'elles se créent :

*Ivoire sous la laine me charrie dos piqué par les taons un boulet
à fondu dans mon rein ça y est bleu poudré la tente sans piquets
mon âme a crochi dans la roche*

Malgré le caractère pérenne de l'écrit, on découvre quelque chose de magnifiquement éphémère dans les poèmes de Lafleur. On y cherche ce qui a émané lors de notre première lecture, on les relit et c'est autre chose qui apparaît. La densité de la proposition y est pour quelque chose : rien n'est vraiment dicté par les sauts de ligne, le lecteur peut se perdre, un peu comme le sujet, dans un monde où la raison fuit, mais où la beauté se détourne du réel pour se réfugier dans les sens triturés. « Je saoule le cheval pour l'hiver pour de bon » : arrive un moment dans le livre où l'on se dit qu'on aurait dû faire la même chose.

Ivresse singulière

Si certains pouvaient espérer un quelconque salut en cours de route, aux trois quarts du recueil, les fins heureuses semblent encore loin : « Cour à bois un marshal abattu / les pieds cuits à l'azote je cours ». Non sans rappeler, dans une certaine mesure, *Chien de fusil* d'Alexie Morin (Le Quartanier, 2013), Lafleur s'empare de l'imaginaire récemment très fertile des fins du monde et des contrées postapocalyptiques pour y déplier une poésie résiliente, pour la simple et bonne raison que les fins sont ici multiples, prétextes aux recommencements.

Il y a une puissance étrange dans la poésie d'Annie Lafleur, comme si on se demandait si les images sont sibyllines ou tout simplement trop claires tellement elles éblouissent. Là réside tout le jeu poétique proposé par l'autrice, un jeu qui nécessite plusieurs parties. *Ciguë* est un livre dans lequel on peut errer longuement. Loin du poison, c'est plutôt une ivresse que la poète offre au lecteur : celle des écrivains qui savent se jouer de la langue et la connaître assez pour la renverser et ainsi aspirer à une réelle singularité. ♦

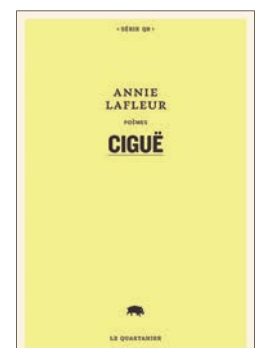
☆☆☆☆

Annie Lafleur

Ciguë

Montréal, Le Quartanier

2019, 112 p., 17,95 \$



Nos ancêtres les Gaulois

Samuel Mercier

Avec *L'Amérique fantôme*, l'historien français Gilles Havard conduit ses lecteurs d'un bout à l'autre du continent américain.

« Non mais hosties de Français, quand même. » C'est à peu près la réflexion que je me suis faite en ouvrant le dernier opus de Gilles Havard, historien spécialiste de la Nouvelle-France. D'abord, il nous les cassait (ovaires ou testicules, je ne voudrais pas faire de l'humour genré) avec sa préface signée Robert Vézina, ancien PDG de l'OQLF, mais ça s'aggravait encore avec la note liminaire, qui nous disait comment le mot « Indien » était encore utilisé en Europe et qu'il n'y avait rien là.

Pour nous le prouver, Havard s'appuyait ensuite sur son ami « indien », rencontré lors d'un voyage au Dakota du Nord, qui lui aurait donné une ceinture de perles « *From a Frenchman to a Frenchman* ». Je ne sais pas si le bus partait ensuite pour les chutes du Niagara et Tadoussac, mais ça a dû faire des envieux sur Instagram.

Un livre intelligent et palpitant

Mine de rien, après ce ratage initial qui ne dure tout au plus qu'une quinzaine de pages, *L'Amérique fantôme* de Gilles Havard est un livre impressionnant tant par sa facilité d'approche que par la finesse de ses analyses. Les relents d'édification nationale qui pèsent sur ces histoires de Français « [o]cculté[s] par la narration officielle » (celle-là, Serge Bouchard nous l'a déjà faite avec ses *Remarquables oubliés*) sont vite dissipés par le sens du récit de l'historien.

Car, disons-le tout de suite, Havard est passé maître dans l'art de rendre palpitant le récit historique. Qu'elles nous entraînent, par le « truchement » d'Étienne Brûlé, dans l'expédition La Vérendrye, ou chez le *mountain man* Étienne Prévost, les biographies de *L'Amérique fantôme* sont creusées par un travail des sources exemplaire qui n'a d'égal que le degré d'inventivité permettant de relier les morceaux tirés des documents. Dans ce genre d'ouvrage, tout se joue en hypothèses, en suppositions et en remises en question. Pourquoi Étienne Brûlé a-t-il été tué par ses (ex-)amis hurons ? Comment connaître les pensées intimes de Toussaint Charbonneau, accompagnateur de Lewis et Clark, alors qu'il était analphabète ? Comment, en effet, reconstituer la vie d'un personnage avec les bribes d'archives souvent partielles (ou partiales) dont nous disposons ?

Havard navigue en maître entre ces écueils, menant l'enquête historique comme si vous y étiez. Si les analyses des pratiques autochtones manquent par moments de finesse parce qu'elles reposent trop lourdement sur les travaux de Lévi-Strauss, la réflexion qui se développe sur les colons européens et leur rapport à cette altérité est, elle, de la plus haute voltige. Non seulement Havard innove-t-il dans des analyses comme celles du caractère picaresque du récit de Pierre-Esprit Radisson ou des limites de la souveraineté française chez La Vérendrye, mais il le fait avec une documentation souvent inégalée. Sa synthèse finale

détaille d'ailleurs l'évolution des discours sur l'ensauvagement, la découverte et le commerce colonial d'une manière plus limpide que jamais.

Les héros du colonialisme

Havard pousse plus loin l'innovation quand il intègre l'anthropologie à l'histoire et se rend chez les descendants d'unions entre colons français et Autochtones. Malheureusement, ces explorations mènent à peu de choses, et c'est comme si le projet n'aboutissait qu'à quelques pages de fioritures un peu banales, dans lesquelles on nous sert en prime des approximations gênantes sur l'historiographie américaine et son rapport à la « destinée manifeste ». Dommage, parce que cette histoire de terrain aurait pu porter de meilleurs fruits, nous mener ailleurs qu'à travers la porte ouverte du récit soi-disant oublié des francophones d'Amérique.

À vaincre sans péril, peut-être triomphe-t-on sans gloire, mais peut-être aussi tente-t-on surtout de flatter son lecteur dans le sens du cocorico. En quoi l'histoire d'Havard diffère-t-elle de l'histoire des grands hommes ? Nous ne sommes pas chez Carlo Ginzburg, explorateur des vies minuscules et de la microhistoire. Ces récits ont été pour la plupart maintes fois racontés. Ils ne constituent pas, en eux-mêmes, des découvertes. Et pourquoi dix hommes ? De qui cherche-t-on à faire l'histoire ?

Mes critiques, vous l'aurez compris, sont surtout idéologiques, mais l'idéologie n'est pas rien. L'histoire peut être un outil d'émancipation comme elle peut servir de totem aux fossoyeurs identitaires. Malgré un livre exemplaire par son travail des sources et le caractère excitant de son récit, Gilles Havard se tient sur un fil où un anti-américanisme de bon ton sert à dresser le portrait d'une France qui aurait apporté avec elle un colonialisme heureux. On comprend l'amour que l'historien porte à ces sujets frontaliers, liminaires, marginaux, à ces coureurs des bois, trafiquants et aventuriers. Il nous le fait même partager, mais à trop vouloir célébrer ces antihéros, *L'Amérique fantôme* devient presque un monument à la gloire de la colonisation française. ♦



☆☆☆

Gilles Havard

L'Amérique fantôme : les aventuriers francophones du Nouveau Monde

Montréal, Flammarion Québec

2019, 656 p., 45,95 \$

Pas encore un maudit palmarès

Samuel Mercier

Avec *Du bon usage des palmarès*, Richard Baillargeon signe un essai éclectique et drôlement construit sur l'art des listes.

Des palmarès, des palmarès... Les littéraires en ont soupé, des palmarès. Avec une de nos revues locales qui se fend chaque année de son gigantesque palmarès des « 100 meilleurs livres québécois de l'année » et la bordée de prix accompagnés de leurs « longues listes », les palmarès ont la cote autant qu'ils provoquent la consternation et l'ire des lecteurs.

Le monde de la musique n'échappe pas à cette calamité et l'esthète Richard Baillargeon s'est penché sur le sujet dans son dernier essai, publié aux éditions Varia. Étrange oiseau que ce Baillargeon : docteur en sémiologie, professeur à l'École des arts de l'Université Laval, artiste visuel et mélomane, il nous pond un essai à l'image de ce parcours atypique. Éclaté, drôlement brillant, décalé, *Du bon usage des palmarès* est un livre qui semble tout droit sorti d'une autre époque, ce qui vient avec les défauts de ses qualités.

Radio, radio...

Je dis d'une autre époque, d'abord parce que Baillargeon n'entame pas sa réflexion à partir de *YouTube* et de *Spotify*, comme on aurait pu s'y attendre, mais bien à partir de la radio, médium dont la plupart des milléniaux ont sans doute oublié l'existence. « [L]a radio n'est plus faite, à de trop rares exceptions près, par des gens de radio », nous explique l'auteur.

Baillargeon part de cette source première, des débuts du hit-parade et du *Billboard*, pour exposer comment la structure des palmarès s'est cimentée à travers l'histoire. Les aléas de la mise en marché ont rapidement fait des « tops » et des listes, au départ produits par des stations locales pour refléter l'opinion des auditeurs, une manière de diriger l'écoute du public. Pour Baillargeon, ce constat mène à un éloge de la face B et des titres négligés, et il en vient alors à élaborer une théorie de la *playlist* parfaite qui combinerait « trois paliers » : les grands succès des palmarès, les airs connus et ceux qui sortent des sentiers battus. Facile, non ? Par contre, l'auteur ne se contente pas d'énoncer ce principe simple. Dans la deuxième partie du livre, il se lance dans l'exercice étrange d'écrire trois simulations d'émissions de radio, liste de titres et commentaires en prime. « Quessé ça ? » de se demander le lecteur. Nous avons tous entendu parler de *talk radio* ou de *trash radio*, de radio musicale ou de radioroman, mais de radio écrite, moins souvent.

On en vient rapidement à se demander à qui s'adresse Baillargeon. Qui, à l'heure du podcast, des listes de lecture et des entrevues entre deux vedettes qui mangent, voudrait se lancer dans cet exercice improbable d'animation radiophonique ? Qui voudrait, par-dessus le marché, se contenter d'en écrire le résultat et de le publier dans un livre ? Une fois le choc initial passé, on se prend surtout à googler les playlists yé-yé de Baillargeon, à chercher « I'm A Loser » de Vince Guaraldi & Bola Sete ou « Pour mon

anniversaire, j'voudrais un Beatle » de Manon Labrie. Belles trouvailles, le DJ fait bien le travail ; l'écrivain, on en est moins certain.

On se moque de nous

Après ces trois simulations, l'essai repart en lion sur des considérations relatives à l'histoire des palmarès. S'ensuivent soixante-dix pages d'annexes (le livre officiel, lui, n'en fait que quatre-vingt-quinze), dans lesquelles on retrouve à de multiples reprises l'adresse courriel de l'auteur : « Quelle que soit votre approche musicale, n'hésitez pas à me faire part de vos commentaires et de vos suggestions à l'adresse courriel chansons401@yahoo.ca. » Sérieusement, je n'aime pas les critiques qui interpellent l'éditeur, mais il était où, l'éditeur, hein ?

C'était rigolo au début quand l'auteur ne finissait pas vraiment un de ses chapitres et mettait la référence Wikipédia à la place (« fr.wikipedia.org/wiki/Classement_du_Billboard », pour les curieux) : ça avait un petit côté subversif. Ça l'est moins quand on nous copie-colle telles quelles des entrées de blogues avec les adresses des liens de vidéos *YouTube*. « [V]ous pouvez ajouter votre grain de sel (ou de sucre) à l'adresse chansons401@yahoo.ca », de reprendre le texte.

La dernière partie, intitulée « En prime : une quatrième dimension, le web », nous entraîne alors dans cette expérience sensorielle qui a souvent fait le pain et le beurre des récits fantastiques, c'est-à-dire ce moment où le héros ne sait plus s'il est dans son propre cauchemar ou celui de quelqu'un d'autre. Appartiens-je à la quatrième dimension pour entrer dans la tête de Baillargeon ? Nous ne le saurons jamais, mais il reste du livre *Du bon usage des palmarès* quelques bons titres à écouter. On attend l'émission de radio. Pour le reste, vous pouvez toujours m'écrire à samuel.mercier.1@gmail.com si vous avez des commentaires. ♦



☆☆

Richard Baillargeon

Du bon usage des palmarès

Montréal, Varia,

2019, 165 p., 15,95 \$

Un ancien regard sur la sexualité

Evelyne Ferron

Le frère Marie-Victorin a entretenu une longue amitié scientifique et empreinte d'amour avec Marcelle Gauvreau, l'une des premières femmes travaillant dans les sciences naturelles au Québec.

Un trésor d'archives

Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin, a marqué l'histoire du Québec par sa passion pour la botanique. Il nous a légué le Jardin botanique de Montréal, mais aussi un ouvrage scientifique majeur, *La flore laurentienne*, publié en 1935. Au-delà de cet héritage, il a aussi entretenu une longue correspondance avec son assistante et collègue Marcelle Gauvreau. Leurs échanges, foncièrement scientifiques, étaient parfois plus intimes et teintés d'un amour que la société d'alors ne pouvait tolérer. Ces deux intellectuels ne dédaignaient pas non plus d'aborder des questions scientifiques sur la sexualité humaine.

Comme le soulignent Yves Gingras, historien, et Craig Moyes, professeur à l'UQAM, dans l'introduction, cette publication de la correspondance entre Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau donne un ensemble assez rare et unique dans l'histoire, à savoir un échange épistolaire où deux êtres dont la vie est rythmée en partie par la rigueur religieuse font leur éducation sexuelle à travers des observations scientifiques. La correspondance est aussi inusitée par sa forme : en effet, elle donne essentiellement à lire les réponses de Marie-Victorin reçues par sa correspondante. Qu'a-t-il fait de ses réponses à elle ? Nous l'ignorons.

Analyser la sexualité

Les auteurs ont procédé à un découpage assez simple de la correspondance. Ils nous présentent en introduction les grands jalons de la vie de Marcelle Gauvreau et le contexte de sa rencontre avec Conrad Kirouac, qui lui a suggéré son parcours d'étude à l'Université McGill en 1935 et qui la dirigera toute sa vie dans ses activités de vulgarisation de la botanique. Dans un deuxième temps, toujours en introduction, ils mettent en lumière cette relation amoureuse platonique étonnante et qui aurait été incomprise si jamais elle avait été révélée au grand jour dans la société québécoise très catholique des années 1930-1940 :

[Ces lettres] nous font non seulement mieux comprendre une époque importante de l'histoire du Québec, cette période précédant les timides initiatives d'éducation sexuelle qui prendront forme dans les années 1940 sous l'appellation pudique d'« éducation à la pureté », mais aussi découvrir une femme aujourd'hui méconnue dont la contribution à la culture scientifique du Québec a été importante.

S'étalant du 26 décembre 1933 au 22 février 1942 et présentées sur deux cent vingt pages, ces lettres nous font découvrir, à travers l'écriture à la fois scientifique et intimiste de Marcelle Gauvreau, son dévouement aux recherches de Marie-Victorin tout comme ses observations relatives au corps féminin, notamment les réactions

pendant les premiers émois sexuels. À titre d'exemple, dans sa longue lettre du 21 août 1936, elle raconte en détail les réactions physiques de son amie, surnommée simplement D., qui lui parle de ses relations sexuelles avec son mari. Gauvreau explique les premières réactions d'excitation sexuelle au moment des préliminaires, soit les baisers, et décrit les écoulements vaginaux qui, selon l'amie en question, tendent à être moins fréquents au fur et à mesure que l'on s'habitue à embrasser un homme.

Toujours dans la même lettre, Marcelle Gauvreau s'intéresse ensuite au coït, aux douleurs pendant de la pénétration et à l'envie d'uriner après les ébats. Elle n'hésite pas à ponctuer son récit analytique de commentaires personnels, qui peuvent, avec notre regard d'aujourd'hui, nous paraître très naïfs : « Je m'étais figuré assez exactement les positions de copulation, du moins la position civilisée ou orthodoxe. Mais je n'avais pas pensé aux rapports postérieurs, et je m'inquiétais pour les petites femmes qui ont de gros maris. »

C'est ce mélange de curiosité scientifique, d'ignorance des rapports sexuels (puisque Marcelle Gauvreau ne s'est jamais mariée) et de témoignages souvent spontanés de son affection pour Marie-Victorin qui font de ce livre une référence en histoire unique en son genre. Grâce à la chronologie des lettres de Marcelle Gauvreau, nous voyons évoluer, au gré des années, à la fois la relation personnelle entre elle et Marie-Victorin et leur meilleure compréhension du corps de la femme. Nous découvrons aussi, en creux, le paradoxe de la société québécoise à une époque où elle est dominée par les dictats religieux. On ne parlait alors pas ouvertement de sexualité. Toutefois, lorsque les femmes se confiaient à Marcelle Gauvreau, leur langage descriptif n'avait rien à envier à ce que nous entendons tous les jours au XXI^e siècle !

Ce recueil épistolaire historique, bien que parfois lourd dans son arrangement, s'impose comme une publication nécessaire afin de nous aider à mieux comprendre l'intimité dans les foyers québécois au cours des années 1930-1940. ♦

☆☆☆
 Marcelle Gauvreau
**Lettres au frère
 Marie-Victorin :
 correspondance sur
 la sexualité humaine**

Montréal, Boréal
 2019, 280 p., 29,95 \$

